



Du "portraict au vray" au plan géométrique. Les représentations de Grenoble du 16e au 18e siècle

René Favier

► To cite this version:

René Favier. Du "portraict au vray" au plan géométrique. Les représentations de Grenoble du 16e au 18e siècle. Musée dauphinois, Grenoble. Grenoble. Vision d'une ville. Peintures, dessins, estampes, Musée dauphinois, Grenoble, pp.10-13, 2007. halshs-00376038

HAL Id: halshs-00376038

<https://shs.hal.science/halshs-00376038>

Submitted on 16 Apr 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du « portrait au vray » au plan géométrique Les représentations de Grenoble du 16^e au 18^e siècle

Les géographes, les graveurs et la représentation des villes

A croire Furetière, il était à la fin du 17^e siècle « assez difficile de donner une bonne définition du mot de ville, à cause que l'usage a toujours conservé le nom de bourg ou de village à certains lieux qui sont pourtant de véritables villes ». D'autres, comme le père Lubin en 1678 dans le *Mercure géographique*, demandaient : « Il faudrait donc convenir et savoir précisément qui sont les places auxquelles on doit donner le nom de villes, et quelles sont celles qui ne le méritent pas ». Les graveurs ne trouvaient pas davantage grâce à ses yeux : « Les graveurs qui ne savent pas la géographie gâtent souvent les cartes gravant plusieurs clochers avec beaucoup de maisons autour d'un petit lieu. C'est pourquoi vous devez vous tenir avertis de ne pas prendre pour la plus grande ville celle que le graveur a fait la plus grosse dans la carte, car il s'y est peut-être trompé ».

A ces diverses interrogations, les dictionnaires ne donnaient que des réponses superficielles et purement descriptives : « Lieu plein de maisons, fermé de terrasses et de fossés, ou de murailles et de fossés » pour Richelet (1679), « Habitation d'un peuple assez nombreux qui est ordinairement fermé de murailles ; assemblage de plusieurs maisons disposées par rue et renfermées d'une clôture commune qui est ordinairement de murs et de fossés » pour Furetière (1690). Au 18^e siècle, l'*Encyclopédie* rompit partiellement avec ces définitions purement descriptives. Si l'article « Ville » du chevalier de Jaucourt reprenait les définitions anciennes pour décrire les formes extérieures des villes, il renvoyait à d'autres articles qui définissaient plus précisément l'essence même des villes : « bonne ville », « ville capitale », « ville de commerce ». Ces novations qui commençaient à rendre compte d'un changement dans les représentations urbaines trouvent leur traduction dans les diverses représentations figurées des villes anciennes.

De manière générale, ces représentations se répartissaient en trois genres : les portraits, les profils ou vues cavalières et les plans. Ces différentes techniques étaient connues et maîtrisées depuis le 15^e siècle. Pourtant, jusqu'au début du 18^e siècle, portraits et profils l'emportèrent largement. Ce n'est que progressivement que le plan géométrique les remplaça, matérialisant les changements intervenus dans la conscience urbaine, dans les formes de la représentation mentale de la ville¹.

« Portrait au vray » et profils

« Le vray portrait de la ville de Grenoble » constitue un parfait exemple des représentations les plus courantes du 16^e siècle. L'objectif du graveur était là de représenter la totalité du paysage urbain. Mais les perspectives planigraphiques y sont approximatives. Les principaux édifices (la cathédrale, l'église Saint-André, le jaquemart, la Tour de l'Ile) sont représentés dans des proportions parfaitement inexactes. La ville en outre y est coupée de la campagne par une double enceinte : l'une réelle, correspondant aux limites de l'ancien établissement grenoblois, l'autre imaginaire et projetée.

¹ Cette contribution doit beaucoup au travail de Boutier J. et Teisseyre-Sallmann L., « Du plan cavalier au plan géométrique. Les mutations de la cartographie urbaine en Europe occidentale du 16^e au 18^e siècle », *Colloque du Groupe de travail international d'histoire urbaine*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1984, multigr., 30 p. ; Lepetit Bernard, *Les villes dans la France moderne (1740-1840)*, Paris, Albin Michel, 1988.

Si le pittoresque l'emporte sur l'exactitude, là n'est pas seulement pourtant la seule explication des choix du graveur. Faire figurer une enceinte alors seulement envisagée, permettait de résoudre la contradiction entre la réalité matérielle d'une ville en expansion et les représentations culturelles des contemporains qui opposaient fortement ville et campagne. Ordinairement, dans les portraits du même genre, les faubourgs ne figuraient pas, sinon de manière anecdotique ou marginale, mais jamais dans leur importance réelle. Sur le paysage, la ville se détachait « comme un blason » (J.-P. Bardet). Dans le cas grenoblois, l'important faubourg Très-Cloître comme les bâtiments qui entouraient la place du Breuil étaient intégrés au sein de l'enceinte imaginaire, laissant au-delà de celle-ci une campagne quasi vierge de toute habitation et de toute civilisation.

A l'intérieur de la ville par ailleurs, toutes les rues et bâtiments ne figurent pas. Les différents édifices figurés en élévation sont déformés pour mieux insister sur leur importance respective. Pour le graveur, l'objectif consistait moins à informer sur l'organisation spatiale de la ville qu'à dire son histoire. La compréhension de la ville ne résidait pas dans les formes urbaines, mais dans son passé et dans les fonctions qui étaient les siennes (une cité épiscopale, un système défensif, l'exercice de la justice), la légende éclairant ces différentes fonctions. Malgré son nom de « Vray portraict », celui-ci n'était pas une description exacte des lieux, mais un support à une idéologie urbaine, autour duquel pouvaient se cristalliser les représentations littéraires et géographiques.

Profils et vues cavalières pour leur part qui dérivait des pratiques communes chez les miniaturistes médiévaux représentaient de même la ville à travers un ensemble de bâtiments ceints de murailles et dominés par des tours et des toits. La représentation était sélective et mettait l'accent sur les éléments les plus symboliques de la ville. La gravure de Boisseau « Ancienne Ville de Grenoble, capitale épiscopale et siège du parlement du Dauphiné » inscrit dans un paysage où la montagne est ignorée la même perspective urbaine. Telles sont aussi les vues d'Israël Sylvestre ou la « Perspective d'une partie de Grenoble » de Martin Zeiller où émergeaient le clocher de Saint-André dressé au-dessus des murs, ou le Jacquemart au milieu du pont sur l'Isère. A ce registre également appartient le « Paysage de Grenoble » depuis le monastère de Montfleury, dessiné par l'ingénieur du roi Jean de Beins avec un art où le talent de l'ingénieur se doublait que la plume de l'artiste². Pourtant commença aussi avec lui un autre mode de représentation de la ville, celui du plan géométrique.

La ville en plan

A partir du tout début du 17^e siècle, les enjeux poliorcétiques incitèrent les graveurs à figurer les enceintes avec davantage de précisions. Le plan de Grenoble levé par Jean de Beins en 1604 se situe à l'articulation des deux modèles, avec la juxtaposition d'un plan géométrique des « nouvelles fortifications » à huit bastions que Lesdiguières avait fait édifier sur la rive gauche pour protéger la ville, et un profil en élévation des rues Perrière et Saint-Laurent de la rive droite, dominées par la Bastille. Alors que de manière générale ces représentations planigraphiques commencèrent à se développer en France à partir de la seconde moitié du 17^e siècle (pour Paris tout particulièrement), ce n'est cependant qu'à partir du 18^e siècle que nous disposons de plans modernes de Grenoble.

Avec ces plans, bâtiments et monuments en élévation firent place à une mise à plat de la ville. L'espace n'était plus symbolisé, sans souci de la rigueur des tracés ou de la véracité de

² Dainville François de, *Le Dauphiné et ses confins vus par l'ingénieur d'Henri IV, Jean de Beins*, Genève-Paris, Droz, 1968.

la représentation, mais mesuré et maîtrisé. A côté de plusieurs plans restés manuscrits et souvent conservés aux Archives nationales, le plan dit « de Lomet » constitue la seule version gravée et diffusée de cette nouvelle représentation de la ville. A l'usage symbolique des représentations anciennes s'opposait un plan qui devenait un outil de repérage pour tous les usagers de la ville, et un instrument de travail pour le pouvoir soucieux de mieux contrôler l'espace urbain. Les nouveaux plans servaient à projeter et exécuter les opérations d'aménagement. Il en fut ainsi des réflexions des ingénieurs militaires qui proposèrent des aménagements hydrauliques (détourner le cours de l'Isère) pour protéger la ville contre les inondations et renforcer sa défense³. En juillet 1759, l'intendant De La Porte présenta de la même façon à Trudaine un nouveau projet d'urbanisme destiné à « rendre les rues et les places plus belles et plus conformes aux intérêts du public », prenant appui sur un plan (non conservé) dressé par l'ingénieur Bouchet⁴. Ce nouveau plan, ample et ambitieux, prévoyait l'élargissement de plusieurs rues, la création de nouveaux axes pour favoriser la circulation transversale dans la ville, et sur la rive droite, un projet d'alignement qui se doublait d'un aménagement des quais pour protéger la ville contre les inondations, projet qui nécessitait un nombre important de démolitions.

En mettant en évidence les innombrables imperfections du tissu ancien et en donnant aux responsables le moyen d'y remédier, le nouveau plan ouvrait le tissu urbain à d'éventuelles modifications. Il traduisait en profondeur un bouleversement du regard que les contemporains portaient sur le fait urbain. La ville ne tirait plus sa gloire d'un ensemble monumental hérité du passé, mais de l'organisation présente de son espace urbain où les nouveaux critères de la beauté s'appelaient hygiène, salubrité, alignement des maisons, largeur des rues, facilité de la circulation.

A l'opposé du « portraict au vrai » du 16^e siècle qui exprimait le passé et l'histoire de la ville, le plan géométrique devenait un instrument de transformation et de développement, et tournait la ville vers son avenir.

³ Coeur Denis, *La maîtrise des inondations dans la plaine de Grenoble (XVIIe-XXe siècle) : enjeux techniques, politiques et urbains*, Thèse dactyl., Grenoble, 2003, 3 vol. 265, 172 et 291 p.

⁴ Favier René, « Grenoble, le parlement et l'intendant (milieu du XVIIe-milieu du XVIIIe siècle) », in *Le prince, la ville et le bourgeois*, dir. de L. Crocq, Paris, éd. Nolin, 2004, p. 127-140.